

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Maison hantée

David Dorais

Volume 45, numéro 1 (259), février 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, D. (2003). Maison hantée. *Liberté*, 45(1), 77–85.

Maison hantée

David Dorais

*À Hélène Hotton,
pour avoir partagé ses histoires d'horreur*

Je suis couchée à côté de maman et elle ne veut pas que je me lève. Maman a une blessure au côté, qu'elle m'a fait toucher à travers sa robe de nuit. Elle aime quand je la palpe, souvent je la crois endormie et soudain, elle saisit ma main pour la poser tout contre son flanc. C'est une longue plaie, longue comme la crique qui suit le terrain, jusqu'à la mer, passé les hêtres, la crique où on retrouve des fois des poissons morts au milieu de l'été, quand c'est suffoquant et que ça ne sent pas bon. Elle est allée voir le médecin, elle est restée longtemps chez lui, mais elle est revenue et a expliqué qu'il l'avait cousue. Maintenant, il faut toujours qu'elle dorme sur le côté gauche, le côté sinistre comme dit mon père en riant bêtement et en levant son index à l'image d'un professeur. Mais c'est vrai que c'est son côté sinistre, ajoute ma mère qui ne comprend rien aux allusions savantes, parce qu'elle digère mieux quand elle est couchée sur le côté droit et que, à présent, elle en est réduite à ne manger presque rien, un peu de riz un peu de patates, si elle ne veut pas faire trop de cauchemars. Toujours est-il qu'il faut qu'elle reste couchée du même bord, sinon elle risque d'user sa couture et sa blessure pourrait se rouvrir, il ne faudrait pas qu'on

souhaite que ça se produise. Mais comme elle a tendance à beaucoup bouger pendant son sommeil et que, de toute façon, il y a longtemps qu'ils font chambre à part parce que papa ronfle et qu'ils ne font plus l'amour depuis belle lurette ainsi qu'elle me l'a dit l'autre nuit, je m'en fous, c'est moi qui me suis portée volontaire pour dormir avec elle, dans le but qu'elle ne grouille pas d'un pouce. Une sorte de garde-fou, solide. Ma sœur est trop petite, elle ne pourrait pas. Alors c'est moi qui doit m'étendre de tout mon long à côté de maman. Sinon sa blessure se rouvrirait et il paraît que ce serait atroce, pour elle et pour nous.

À chaque soir, ce n'est jamais la même heure, mais c'est assez tôt vu que maman se fatigue très vite. « Je suis tellement lasse », c'est sa phrase. Alors elle part se brosser les dents et se changer dans la salle de bains. Mon père, d'habitude, s'est endormi en lisant son livre. La tête rejetée vers l'arrière, il lève le nez et grogne comme si un essaim d'abeilles s'était introduit dans ses grosses narines. Puis quand elle a fini sa toilette, elle glisse vers moi et me dit : « Viens, il faut qu'on se parle ». Je ne sais pas ce qu'elle entend par là, en réalité, il s'agit seulement d'aller au lit. C'est sa manière à elle de sonner le glas. Elle le dit d'un ton piteux, en me prenant tout doucement par la main, presque sans me toucher, et en m'entraînant au bout du couloir, dans sa chambre. Je me change au pied du lit, vu qu'il paraît qu'entre mère et fille, il n'y a pas de gêne, puis je me glisse sous les couvertures, où elle se trouve déjà. J'aime battre des jambes dans les draps frais, pour me détendre, mais elle me demande en geignant d'arrêter, parce que je fais bouger le matelas et que le côté lui étire, pauvre d'elle.

Des fois, maman se parle un peu avant de tomber endormie. Je dis qu'elle « se parle », parce que, en réalité,

peut-être qu'elle me parle à moi, mais je ne l'écoute pas, je la laisse bavasser jusqu'à ce qu'elle considère que cela suffit et qu'elle se mette à bâiller. Parfois, j'ai tendu l'oreille, je n'ai rien compris à ce qu'elle racontait, de toute façon. Je la laisse aller, elle a l'air heureuse. D'autres fois, son souffle devient régulier très vite et elle s'assoupit sans avoir prononcé un seul mot. Moi, je ne suis pas capable de m'endormir comme elle. Je m'offre au sommeil, mais il ne veut pas de moi. Sans doute à cause de la peur.

Depuis que je suis obligée de m'étendre tout contre maman, de me coller sur elle à longueur à largeur à profondeur de nuit, j'ai peur que sa blessure ne bâille quand elle, elle dort. Je m'imagine ce qui se passerait si je m'apercevais que j'ai glissé un peu loin, qu'elle a profité de l'interstice pour se retourner et que la déchirure a pissé le sang dans les draps. Je m'imagine que je me réveille, pleine de sang pleine de pus, avec maman morte à côté de moi, de la pâleur du cadavre qu'elle est. Je m'imagine tirée du sommeil à deux mains par une sensation de chaleur liquide, découvrant maman appuyée sur son côté sinistre mais tournée juste un peu vers moi, hurlante, en train de saigner à foison, comme un robinet bloqué qu'on essaie de contenir avec les doigts mais qui ne fait que gicler encore plus fort jusqu'à plus soif. Je préfère somme toute rester éveillée.

Depuis longtemps, j'ai peur de m'endormir surtout parce que, bizarrement, c'est toujours à ce moment qu'elle, elle se réveille afin de me parler encore. Voilà la chose qui me terrifie, plus encore que les événements qui ont commencé à se produire il y a peu. Même à travers le brouillard le plus épais, sa voix mate me parvient et me tire hors des limbes où j'aimerais bien rester ou j'aimerais qu'elle s'en aille :

« Viens ici, colle-toi, il faut qu'on se parle », mais je ne veux pas être plus collée, je sens ses vertèbres dans mon épaule, je sens l'extrême bout de la cicatrice dans son dos qui me chatouille le poignet. Je ne sais pas de quoi elle veut qu'on discute, elle me dit des choses sur papa, je m'en fous, elle me dit qu'il l'a trompée mais ce n'est pas à moi de savoir ça. Il m'est arrivé de l'entendre, dans la chambre à côté, arrêter de ronfler et se retourner. Il fait semblant de dormir, mais je sais qu'il entend tout ce que maman débite et il ne répond rien, il préfère se tenir coi. « Quoi ? Quoi ? Quoi ? » faire l'innocent, comme s'il ne comprenait pas, me laisser écouter, se laisser traîner dans la boue, se vautrer dans ses draps en me faisant pâtir jusqu'à ce que le soleil se lève enfin et qu'elle décide qu'elle s'est assez confiée pour cette fois, qu'elle est contente d'avoir partagé ses problèmes avec moi, qu'il est temps de déjeuner. Des fois aussi, maman saisit ma main dans l'obscurité. Je la maintiens figée, tel du bois de marée, histoire qu'elle n'attire pas les caresses pendant trop longtemps. Je sens les draps frôler le dos de ma main, puis maman se met à flatter chacun de mes ongles du bout de l'index, et même entre les doigts, là où c'est tellement sensible que ça me dégoûte. Elle manipule ma main comme un objet béni, elle la porte à son flanc, à sa bouche, elle se frotte la joue dessus, elle la plaque sur ses yeux et l'inonde de larmes. Moi, je me convaincs que je ne suis pas concernée, je m'en lave les mains, je regarde les lignes de la commode dans le noir, en attendant que ce soit fini.

Les choses bizarres, bizarrement, sont arrivées en même temps que maman de chez le médecin, à croire qu'il avait chassé les bestioles de sa blessure en la recousant et qu'elles avaient cherché refuge un peu partout dans la maison. Toutes sortes d'incidents qui se sont mis à se pro-

duire sitôt la nuit tombée les draps remontés. D'abord, il a commencé à faire froid, effroyablement froid. La nuit, c'est normal, papa baisse le chauffage, l'automne, l'hiver. Mais le froid s'est mis à germer même l'été, en plein cœur de la maison. D'habitude, ce n'est pas si mal, vu que l'air glacial reste au ras du plancher. Je m'en aperçois seulement quand il faut que je pose le pied à terre, par exemple quand je dois aller faire pipi. Alors je me retiens, des fois jusqu'à en pleurer, je sanglote dans le noir tellement mon ventre me fait mal, j'espère que peut-être papa va se réveiller et m'emmener dans ses bras jusqu'à la salle de bains comme quand j'étais petite, ou seulement surveiller maman pendant que je quitte mon poste un instant. Mais non. D'autres fois, par contre, le froid grimpe jusque sous les couvertures. Maman dit qu'il faut que je mette des pyjamas plus chauds, parce que je suis tellement maigre, mais je mets déjà des pyjamas de laine en plein milieu de l'été et le froid continue de monter à l'assaut. Dans ce cas, je pose le pied sur le plancher gelé et ça me glace les sangs. Je cours monter le chauffage, je fais cliquer le thermostat, puis je tourne encore la roulette, pour être bien sûre, et je bondis dans le lit au cas où maman se retournerait. La chaleur aide un peu.

Un épisode en particulier m'a mise vraiment mal à l'aise. Je ne dormais pas encore, je faisais des prières, quand j'ai entendu papa qui m'apostrophait de sa chambre : « Hélène ! Arrête ! » Arrête quoi ? Je pensais qu'il parlait dans son sommeil, même si anormalement il ne fait que ronfler. Mais il a repris : « Hélène ! Arrête ! » J'ai chuchoté en forçant la voix, histoire de ne pas réveiller maman en sursaut, pauvre d'elle s'il fallait que ça cède, en ce sens que j'ai demandé à voix basse mais assez fort pour être entendue à travers le couloir, comme on tire un coup de fusil le plus discrètement possible : « Qu'est-ce que je fais

de mal ? » Les ressorts ont grincé, j'ai reconnu son pas d'obèse, il est apparu dans l'embrasure.

– Pourquoi tu marches comme ça ?

– Je n'ai pas quitté le lit !

– Mon œil ! Arrête de faire l'histrion.

Oh ! qu'il est cultivé mon papa, qui est capable de placer ses mots à cent piastres même au beau milieu de la nuit ! Il se rengorge de son beau mot et retourne se coucher. Deux minutes après, même manège, qui tourne sans arrêt, quel cauchemar les juments folles de la nuit galopant à travers notre demeure.

– Hélène ! C'est toi qui fais ça ?

– Qui fais quoi ?

– Qui marche dans le couloir en tapant du pied ?

– Je te le dis, je ne me suis pas levée.

– Que je ne t'y reprenne plus.

Notre conversation s'est déroulée sur un ton à peine audible, maman reste figée sur le flanc, dans sa posture de gisante tombée du tombeau d'idole déchu. Puis papa saute à nouveau hors de son lit et surgit dans la chambre.

– Cette fois, c'est toi, je le jurerais !

– Je n'ai rien fait du tout, je suis innocente.

Pourtant il reste planté là, se dandinant d'une jambe sur l'autre. Et soudain je l'entends : un pas pesant, comme un coup de masse sur un poteau, puis un autre, puis un autre. Boum ! Boum ! Boum ! Dans le couloir, mais qui marche à tout rompre, qui veut défoncer le plancher, faire voler les lattes en éclats, nous éborgner d'éclisses, qui vient nous chercher la nuit, de son pas géant, nous opprimer la poitrine, de sa main géante ? Papa ! Délivre-moi du mal ! Il jette un coup d'œil par l'ouverture et rétracte son cou d'escargot. « Il n'y a rien, Hélène, rien d'autre que les ténèbres ». Et il rit en entrouvrant à peine les lèvres, il rit

jaune, comme on tord un linge sec dans l'espoir d'en tirer de l'eau. Je l'ai entendu souvent, ce rire, c'est un os qu'il lance : « Cours après et oublie-moi ». Le bruit a cessé. « Voilà qui fait songer à l'apparition du spectre dans Hamlet, hein ? » dit papa avec un air de connivence qui me trouve dégoûtée et tremblante sur le matelas. Il me met la main à l'épaule et déclare, plein de compassion : « Ne t'en fais pas, les choses redeviendront comme avant, je te le promets ». Il retourne se coucher.

Le pire s'est produit la nuit du cri. Là encore, je ne dormais pas. Sur mon bras, je sentais la chair flasque de maman comme du saumon cru. Au moins elle dort, je me confortais, en même temps que je jetais mon oreille très loin par la fenêtre, afin qu'elle vole au-dessus de la lande et tombe au plus creux de la mer, recueillir de l'eau salée dans son pavillon, la laisser couler goutte à goutte dans ma tête, me berçant du bruit de la houle pour me noyer de torpeur moi aussi. C'est à ce moment le cri. Comment dire ? J'imagine que c'est ainsi qu'on hurle quand on est en train de mourir, qu'on a la certitude que notre vie s'éteindra dans quelques instants. Ce n'est pas la douleur, simplement l'intime conviction que la prochaine minute ne nous trouvera pas et nous cherchera en vain. Il y a même du soulagement là-dedans. Je me suis raidie de la tête aux pieds. J'avais peur que la personne vienne dans ma chambre, je ne voulais pas voir le visage et le regard d'une personne qui pouvait gémir de la sorte. En même temps, j'avais peur de ce que je pourrais éprouver si c'était moi qui gueulais comme ça. On m'objectera qu'il s'agissait des bruits de la maison, les poutres à la cave qui grinçaient, un pan de fondation qui a soudain éclaté. Non. J'avais l'habitude des bruits de ma demeure, même des plus inquiétants, toute la famille les connaissait et personne n'avait jamais entendu

un son pareil sauf maman qui dormait. Papa est arrivé, les yeux roulant comme des billes. « Qu'est-ce que c'était ? Hélène ! Tu as entendu ? » La salive coulait aux deux coins de ma bouche. Ma petite sœur est arrivée, le visage luisant elle aussi. On lui a dit de retourner se coucher, qu'elle était trop jeune. « Ça venait d'en bas ? » J'ai hoché la tête. Papa soufflait tel un loup marin. Sa respiration agitée montrait qu'il devait s'en passer, des choses, dans le cratère de sa poitrine dans les bas-fonds de son cerveau, mais il conservait l'immobilité d'une stalagmite. Puis je l'ai vu ouvrir la porte de la cave et descendre les marches.

Je pense encore, pour m'expliquer cette bravoure, qu'il s'est laissé tomber. Mon père est gros. Je crois qu'à ce moment, il a coupé tous les câbles et son inertie l'a naturellement amené à débouler l'escalier. Un regard de moi, peut-être, une velléité de courage, quelque chose d'infime a poussé le bloc qu'il est à dériver jusqu'au sous-sol. Il est remonté au bout d'une éternité. Sans me regarder, il a fermé la porte derrière lui, puis est retourné se coucher, les ressorts se sont plaints. Je grelottais, terrorisée à l'idée d'entendre le cri à nouveau. Papa ne l'avait pas fait taire, j'en étais certaine. Cette nuit-là, je jure que je ne le referai plus jamais maman, mais si toi tu ne cèdes pas moi je cède des fois, c'est rare, je me retiens presque toujours cette nuit-là j'ai fait pipi au lit.

Le lendemain, papa mangeait ses céréales, avec quatre cuillerées de sucre comme d'habitude. D'un grand sourire il nous a saluées, puis a replongé son visage dans le lait. « Papa, qu'est-ce que tu as vu cette nuit ? » Maman se trouvait dans la salle de bains. Il n'a pas bronché, pas un souffle dans les bronches, une statue inerte, toc toc toc sur la poitrine personne ne répond. « Papa, qu'est-ce que tu as

vu cette nuit ? » Il m'a regardée d'un air stupide. « Mais rien, Hélène. Qu'est-ce que tu crois ? Rien ». Son rire encore, jailli du fourreau afin de me tenir à distance. J'ai paré. « Tu as eu peur, papa ? » Il a secoué la tête sans oser croiser mon regard. « Mais non, voyons, mais non ». Puis d'une toute petite voix : « Oui ». Du bout de la cuiller il cherchait ses yeux au fond du bol. « J'ai croisé le miroir. J'ai vu bouger. Si j'avais eu un fusil, j'aurais tiré ». Maman est revenue. Je ne sais pas pour quelle raison, elle s'est mise à me raconter que papa la méprisait, qu'il lui avait fait tellement de tort. Lui il a ri comme si de rien n'était, je m'en fous.

Je suis toujours couchée à côté de maman, c'est mon devoir de fille elle me l'a dit pour ne pas qu'elle souffre. Une balustrade, robuste. J'ai moins peur, semble-t-il, on s'habitue à tout, c'est bizarre, même aux cris même au froid même aux veilles. Ça m'est devenu familier, il faut croire, ça fait partie de la famille.